

## Québec français

### Une affection particulière...

Alain Beaulieu

---

L'auteur et ses doubles

Numéro 173, 2014

URI : [id.erudit.org/iderudit/72938ac](http://id.erudit.org/iderudit/72938ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)  
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Beaulieu, A. (2014). Une affection particulière.... *Québec français*, (173), 50–50.

---

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Une affection particulière...

ALAIN BEAULIEU \*

Cette question du « double » de l'auteur est à la fois intéressante et non avenue parce qu'implicite, si l'on veut, à tout acte de création. Après, quand l'auteur choisit de l'exploiter de manière plus explicite, il n'est jamais dupe de lui-même et sait très bien que tout « avatar » demeure, parce qu'il relève de la fiction, le fruit d'une autofantasmagorie – vue ici comme la représentation de soi-même en tant que personnage (écrivain ou non) dans une œuvre de fiction.

Mon avatar d'écrivain s'appelle Samy Martel. Il apparaît dans certains de mes romans comme « double officiel », même s'il a toujours possédé son histoire individuelle et sa vie propre, différente de la mienne puisque je n'ai jamais pratiqué l'autofiction, avec laquelle j'entretiens des rapports troubles. Or j'ai développé avec Martel un dialogue auteur/personnage particulier puisqu'il m'a légué, en quelque sorte, un de mes plus stimulants projets d'écriture.

Dans les premiers chapitres du *Joueur de quilles*, Samy Martel travaille à un roman mettant en scène une quarantaine d'écrivains, québécois et français, morts ou vivants, réunis à Paris par Bernard Pivot. Or il sera détourné de ce projet par une proposition qu'il ne pourra pas refuser et n'écrira jamais ce livre. Aussi lui ai-je piqué l'idée, si je puis dire, ce qui m'amena à écrire *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*.

Dans mon esprit, s'il avait pu me poursuivre pour plagiat ou vol du droit d'auteur, il aurait gagné sa cause. Sans doute n'aurait-il pas écrit cette affabulation de la même manière que moi, mais ce projet d'écriture était le sien – dans le contexte particulier du roman que j'avais écrit, bien entendu, mais tout de même... Car – je le répète – Samy Martel, même si nous partageons plusieurs traits de caractère, possède une existence propre au même titre que mes autres personnages – qui deviennent pour moi des « personnes » auxquelles je pense et fais référence comme s'ils avaient réellement croisé ma vie. Sa fonction me le rend cependant plus intime, et je ne mentirais pas en affirmant que j'éprouve pour lui un attachement singulier par rapport aux autres personnages qui sont venus habiter mes histoires.

Voilà en gros ce que j'aurais eu à dire sur le « double » dans mon œuvre de fiction si on m'en avait fait la demande il y a quelques mois. Or la question s'est posée d'une manière toute spéciale avec l'écriture de mon plus récent roman.

J'ai proposé l'hiver dernier aux étudiants de mon université un séminaire de création littéraire portant sur l'autofiction et les écritures de soi. Pendant toute une session, ils ont exploré de manière pratique les limites et les enjeux du sujet, s'appuyant sur ce que la vie leur avait offert pour l'inscrire de manière plus ou moins romancée dans des nouvelles qu'ils proposaient au groupe parfois avec assurance, mais le plus souvent sur la pointe des pieds et en détournant le regard. Comme je les trouvais généreux et courageux d'offrir ainsi à leurs collègues des épisodes de leur vie, et pas toujours les plus joyeux, je me suis senti interpellé. Aussi, par solidarité, j'ai franchi une frontière que je n'avais jamais jusque-là traversée.

Je l'ai dit, je me suis toujours tenu à distance de l'autofiction. Même si ma présence dans mes romans est manifeste, elle ne prend pas la forme de mon corps. On la retrouve disséminée un peu

partout dans le style et chez mes personnages, dans leur manière de s'exprimer, dans leur façon de penser et de réagir à ce qui leur arrive.

Quand j'ai écrit *Le festin de Salomé*, Samy Martel est réapparu, portant sur son dos d'écrivain le poids de la mise en abîme que le roman suggérait. Comme je l'avais fait avec d'autres romans auparavant – dont *Le joueur de quilles*, mais aussi *Le fils perdu*, où je jouais avec le thème du livre dans le livre –, je m'amusais ici à entremêler la réalité et la fiction pour que le lecteur se retrouve tout aussi perdu que le personnage principal dans le déroulement improbable des événements que le roman décrivait. Or ému par la détermination et l'engagement de mes étudiants, et cela même s'il n'y avait rien d'autobiographique dans *Le festin*, j'ai décidé à la toute dernière minute, c'est-à-dire tout juste avant d'aller en impression, de remplacer le nom de Samy Martel par le mien dans le manuscrit.

Ce geste, qui pour certains peut apparaître banal, n'avait pour moi rien d'anodin. Je n'étais pas tant préoccupé par « l'image » de ma personne qu'allait laisser planer l'ambiguïté – les lecteurs ont tendance tout naturellement à associer l'auteur à ses personnages, ce qui est dans l'ordre des choses quand on ne saisit pas très bien le caractère ironique de toute création littéraire, surtout si l'un des personnages porte le nom de l'auteur – que par le fait d'avoir pour la première fois transgressé une règle que je m'étais de tout temps fixée, soit celle de ne pas apparaître nommément dans mes romans.

Intuitivement, je soupçonne que cela donne au livre une aura différente, pas pour moi comme pour le lecteur ainsi forcé de reconsidérer ce qu'il a lu dans les pages précédant l'arrivée de l'auteur dans le récit – même si tout cela relève de la fiction. Je ne saurais dire exactement pourquoi et de quelle manière ce déplacement agit sur lui et sur sa perception de l'histoire qui lui est racontée, mais j'ai l'impression que cette forme correspond à ce qui nous est partout proposé ces temps-ci – réseaux sociaux parsemés d'égoportraits, mises en scène de soi-même, etc.

Je laisserai à d'autres le plaisir de fouiller plus avant cette question, tout comme celle de la déconstruction et de l'éparpillement dans la littérature tout autant que dans ce qu'il est convenu d'appeler la vie moderne.

Pour revenir au double en littérature, je dois dire en terminant que comme lecteur j'ai toujours éprouvé une affection particulière pour les *alter ego* de mes écrivains préférés, même si je n'ai jamais cru pouvoir un jour rencontrer Jack Waterman dans les rues du Vieux-Québec ou Nathan Zuckerman dans celles de Newark, les sachant confinés à ce qui les a vu naître, soit la volonté d'un auteur de se créer un clone qui puisse le représenter sans jamais pouvoir jouir à sa place des bénéfices de cette représentation. Poulin et Roth m'auront montré la voie pour donner vie à mon tour à un *alter ego* qui me soit propre, et que je n'aurais peut-être pas dû limoger dans mon plus récent roman.

\* Écrivain, professeur de création littéraire à l'Université Laval. Dernier ouvrage : *Le festin de Salomé* (Druide, 2014).